
Jean-Joseph Rabearivelo - Une biographie, par
Claire Riffard, Paris, CNRS éditions,
coll. « Littérature & linguistique », 2022, 366 p.

Marc Cheymol

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/coma/11343>

DOI : 10.4000/coma.11343

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Marc Cheymol, « *Jean-Joseph Rabearivelo - Une biographie*, par Claire Riffard, Paris, CNRS éditions, coll. « Littérature & linguistique », 2022, 366 p. », *Continents manuscripts* [En ligne], Comptes rendus de parutions, mis en ligne le 24 janvier 2024, consulté le 24 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/coma/11343> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.11343>

Ce document a été généré automatiquement le 24 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

*Jean-Joseph Rabearivelo -
Une biographie, par Claire Riffard,
Paris, CNRS éditions,
coll. « Littérature & linguistique »,
2022, 366 p.*

Marc Cheymol

RÉFÉRENCE

Claire Riffard, *Jean-Joseph Rabearivelo - Une biographie*, Paris, CNRS éditions,
coll. « Littérature & linguistique », 2022

Rabearivelo, un poète entre les langues¹

En vérité, nous, auteurs d'Afrique,
sommes condamnés au bilinguisme,
ou plutôt nous y sommes destinés...
(Raharimanana, « La part de la perte »,
L'Humanité, 8 novembre 2008)

- 1 La savante biographie de Claire Riffard révèle un poète encore largement méconnu, mais d'une grande importance dans la poésie de son pays, Madagascar, et aussi dans l'histoire littéraire mondiale de la première moitié du xx^e siècle.
- 2 Jean-Joseph Rabearivelo tient une place singulière dans le débat littéraire, idéologique et esthétique qui a marqué l'entre-deux guerres, en particulier les Années folles : s'y retrouvent à la fois les mouvements du cubisme, du surréalisme et une fidélité aux générations symbolistes et modernistes. Des voix s'élèvent pour exprimer les

civilisations aborigènes, et affirmer, face aux langues impériales, la dignité et la valeur littéraire des langues autochtones.

- 3 Rabearivelo a de Rimbaud le caractère foudroyant, l'intelligence et le parcours météorique, auquel il met fin par son suicide à l'âge de 34 ans ; il a, de Victor Hugo, l'aisance à versifier la langue et à diversifier les tons, les mètres, les genres. Il a d'Apollinaire la musicalité, l'envol ; de Baudelaire, de Verlaine et de toute la Bohème littéraire, le culte des paradis artificiels, la vie déjantée, scandaleuse, à la fois passionnée, joyeuse et désespérée. D'ailleurs les grands dont il se réclame, dans son amour pour la langue française proclamé dès ses premiers textes, sont Villon, Ronsard, Maynard, Racine, Malherbe, Corneille, La Fontaine, Lamartine, Baudelaire, Apollinaire, mais aussi des poètes italiens (Brunetto Latini, l'Arétin), américains (Walt Whitman, Edgar Allan Poe), espagnols (Luis de Góngora), belges (Émile Verhaeren, Max Elskamp) – et plus tard, des contemporains comme Lionello Fiumi, Ortega y Gasset, Eugenio d'Ors, Rafael Alberti, Federico García Lorca, Ventura García Calderón, Rainer Maria Rilke, Tagore, Alfonso Reyes, etc.

*

- 4 Ce « lettré de couleur fou de langue française », comme il se décrit dans *Les Calepins bleus*², mais aussi « enfant des Isles, un Hova authentique, poète de langue française³ » est amoureux de toutes les langues : « ce n'est pas le RYTHME (mieux vaut le *rrra* d'un tambour) ni la RIME (mieux vaut de loin en écouter les échos) qui font la VRAIE POÉSIE, mais la langue, la tristesse et la joie qu'elle éveille aux oreilles du lecteur⁴ » (p. 208).
- 5 « Prince des poètes malgaches » selon Senghor dans son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*⁵, Rabearivelo apparaît aussi, dans la biographie de Claire Riffard, comme un poète de langue malgache, et même un poète entre les langues ; s'il a été reconnu par les pionniers des littératures francophones⁶, et s'il est depuis toujours lu, appris et récité dans les écoles de Madagascar, c'est par l'édition critique de ses *Œuvres complètes*⁷ que cet « Orphée noir » a été vraiment rendu au grand public mondial. Cette biographie prolonge et achève cette grande entreprise.
- 6 Elle repose d'abord sur une documentation exceptionnelle, évoquée sur un mode presque romanesque :

Les archives de Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937) sont là, devant nous, d'autres sommeillent à l'étage, entre les albums de timbres et de fleurs séchées, d'autres encore sont rangées dans deux cantines bleues en métal. Des lettres, des documents administratifs, des poèmes confiés par d'autres écrivains. Des traces de ses commandes d'ouvrages aux libraires parisiens. Et des brouillons, par centaines, par milliers de feuillets... (p. 11)
- 7 L'exploitation de ces documents fait apparaître, outre le travail du chroniqueur littéraire et de traducteur, les poèmes et les adaptations que Rabearivelo a composés non seulement en français, mais dans sa langue natale, ce qui à son époque relevait d'un véritable militantisme. « Ce choix de publier aussi bien dans la langue de l'autre que dans la sienne propre n'est pas anodin, souligne Claire Riffard, à une période où le bilinguisme fait peur, aussi bien aux autorités coloniales qu'aux figures du nationalisme » (p. 154).
- 8 Autre intérêt, cette biographie se fonde sur l'édition des œuvres complètes et la critique génétique, ce qui en fait non pas « la » biographie de Rabearivelo, ni même

comme le suggère plus modestement son titre, « une » des biographies possibles, mais une biographie totale, enracinée dans un tableau impressionnant de la vie culturelle et politique de Madagascar. La biographie devient ici une analyse « de la thématisation de l'intimité [...], un repérage des croisements possibles, des interférences entre l'intime de la vie de l'auteur et la construction d'un imaginaire singulier⁸. » Biographie de l'intimité, elle est aussi une description approfondie de son évolution morale et artistique. Ainsi apparaît la singularité de Rabearivelo, qui n'est assimilable à aucun des modèles auxquels on peut se référer pour essayer de le comprendre à partir de positions esthétiques, linguistiques ou politiques.

*

- 9 « Autodidacte surdoué et incompris⁹ », Rabearivelo « continue de dévorer toutes les bibliothèques à sa portée. Il force les portes, il force l'admiration », et se jette avec une boulimie égale dans « les lectures à la mode », dont il « n'hésite pas à faire état dans ses chroniques littéraires. [...] Mais il s'imprègne également de lectures étrangères, auxquelles il regrette de ne pouvoir accéder que par le détour du français¹⁰ » (p. 102-103.)
- 10 Il traduit en malgache les poètes français et étrangers, en particulier dans « notre journal ultramoderne (*Fandrosoam-baovao* = *nouveau progrès*) » (p. 215), dont Rabearivelo est fier de diriger la page de poésie étrangère¹¹ ; il publiera régulièrement des traductions en malgache de Fiumi, Baudelaire, Whitman, Rimbaud, Rilke, Laforgue, Tagore, Elskamp et Verlaine. Il traduit aussi Edgar Allan Poe, dont il donne une version en hova du *Corbeau*, du *Chat noir* et du *Double assassinat dans la rue Morgue*. Il traduit même Luis de Góngora, signant la première traduction d'un texte espagnol en langue africaine (p. 215) – et l'un des plus difficiles de la poésie du Siècle d'Or.
- 11 Il travaille à une anthologie de Paul Valéry, moins semble-t-il pour le faire connaître au public malgache non francophone que pour entendre comment Valéry *sonne* en hova. Il réalise ainsi, sous un titre qu'il invente – *Gouffre intérieur / Hantsana ao anaty* – une anthologie de poèmes courts et d'extraits issus de l'*Album de vers anciens* (1920) et de *Charmes* (1922)¹². Valéry d'ailleurs ne s'y trompe pas, qui lui écrit de Grasse, en recevant le recueil : « Monsieur, Je vous remercie d'avoir traduit en langue malgache l'un de mes poèmes; mais surtout je vous remercie de fonder à Madagascar un foyer de culture française et indigène¹³. »
- 12 À Maurice et à Tananarive, Rabearivelo publie dans diverses revues, dans les années 1924-1925, de « Vieilles chansons » transposées en français sur la base d'une collecte de Razafimbahy, et des traductions de textes traditionnels venus d'autres régions de Madagascar (p. 153). *Sylves*, en 1927 est encore un « hommage à la langue française ». Les deux langues se mêlent dans plusieurs recueils où s'instaure un va-et-vient entre le français et le hova, et même l'espagnol.

Maintenant que le cycle de ma nouvelle manière est clos (avec *Presque-Songes* et *Traduit de la Nuit*), il est temps, je pense, de vous avouer un... secret : aucun de mes livres n'a été écrit en hova, tous l'ont été en français. Mais voilà : ceux d'entre eux qui ne revêtent pas la forme traditionnelle [...] sont donnés comme ayant été traduits du hova. Et je persiste à dire qu'il n'y a là, de ma part, aucune supercherie littéraire – puisque aussi bien, le vocabulaire excepté (la syntaxe aussi peut-être) tout est alors écrit en dehors et bien loin de l'Occident. Quant au reste, grâce au rythme et au nombre, je le donne pour de la Poésie française¹⁴ (p. 289).

- 13 Selon le témoignage de Charles Rajoeliso, Rabearivelo « ne ciblait pas une traduction littérale orientée sur le vocabulaire, mais une traduction permettant d'exprimer la substantifique moelle de la poésie dans la langue malgache. » (p. 335). De plus, lorsqu'il écrit en français, sa langue « est constamment traversée par d'autres idiomes : l'espagnol ponctuellement, le malgache de façon diffuse, et au-delà, par la langue chaque fois unique des poètes : celle de Rousseau, de Mallarmé, celle de Góngora ou de Rilke, que le poète scrute, questionne, rumine, essaie dans des poèmes d'hommage qui sont aussi des mises à l'épreuve » (p. 272).

*

- 14 Dans sa dédicace à René Maran de *Presque-Songes*, Rabearivelo désigne son recueil comme des « recherches de la Poésie / faites loin des frontières de la langue française, / puis ramenées à Elle » (p. 326).
- 15 La biographie de l'intimité, ici, nous rapproche du poète, dans son atelier, à sa table de travail :
- Au verso de la page de couverture, et préalablement à toute inscription, Rabearivelo trace à la règle un trait vertical sur toute la longueur de la page, créant ainsi deux colonnes. Celle de gauche porte un titre en malgache, « Asara », celle de droite un titre en français, « Été ». C'est le point de départ d'un double recueil constitué de soixante poèmes entièrement bilingues [...] où Rabearivelo expérimente une nouvelle manière, une écriture bilingue à l'interférence des langues. (p. 206)
- 16 Une confidence étonnante à propos de *Presque-Songes* révèle une curieuse méthode d'écriture entre les langues :
- Je l'écrivis directement en français, puis, pour dérouter les gens et pour que ceux-ci les prissent vraiment pour de la traduction, je me mis à déplacer des mots et à changer des tournures. C'est seulement après que j'ai traduit en hova¹⁵. (p. 289)
- 17 De même, animé d'une passion pour la langue et la culture espagnoles, il s'y initie tout seul, afin de lire la poésie espagnole dans le texte, à coups de dictionnaires, de grammaires et de lectures en bibliothèque¹⁶ (p. 102-103). Il s'essaie même, comme pour faire des gammes, à écrire des poèmes en espagnol, voire à présenter une autotraduction en malgache en regard de son poème écrit en espagnol : « On a retrouvé dans les brouillons trois poèmes inédits, « Páginas », dont l'un montre sur la même page une version malgache à gauche et une version espagnole à droite, bien qu'il semble, étonnamment, que la version espagnole soit antérieure, au vu de la disposition des mots sur la page¹⁷. »
- 18 Dans cette perspective, la traduction est plus qu'une activité ou même un sacerdoce; elle est le moyen même de gérer la tension du passage des seuils entre les cultures : elle est au cœur de sa création poétique.
- 19 D'ailleurs Rabearivelo définit l'activité même de traduire comme un jeu « plaisant mais périlleux », et en même temps une manière de « retrouver » un poème « perdu dans les dédales de la pensée » qui « fait courir à l'esprit même de la Poésie l'aventure la plus imprévue : celle de partir d'un même pays idéal pour l'inconnu de deux musiques différentes¹⁸ » (p. 195).

*

- 20 Un autre intérêt du livre est de documenter avec précision la situation de l'écrivain dans son époque. Tandis qu'à Madagascar le mouvement nationaliste d'émancipation commence à se structurer¹⁹, que les tensions se cristallisent « sur la question sensible du choix des langues à l'école²⁰ » (p. 154) et plus largement sur celle de la citoyenneté pour tous (p. 185), le milieu colonial français fête ses trente-cinq ans de présence dans la Grande Île et prépare l'Exposition universelle de 1931 à Paris sur la notion de « nation-empire », qui alimente le rêve d'une continuité géographique entre la France et ses colonies :

Paris est devenue la capitale d'un empire, le centre de la « plus grande France » dont Tananarive est l'une des périphéries les plus lointaines, mais néanmoins pensée dans une continuité avec la métropole [...] ; continuité, sur le sol malgache, des services français : continuité de l'enseignement primaire et secondaire, des services de santé, de police, de justice, mais également, et cela s'avérera capital pour le jeune Rabearivelo, continuité de la distribution postale, du service des journaux et revues français, des bibliothèques publiques, etc.²¹

- 21 Dans la perspective de l'Exposition, « le ministère des Colonies encourage très explicitement les administrations coloniales (Afrique noire, Indochine, Madagascar, etc.) à opérer d'ambitieuses collectes de chants traditionnels. C'est à qui aura le mieux amené ses « protégés » à démontrer le « renouveau intellectuel et spirituel » que la colonisation se donne comme devise » (p. 195).

- 22 Rabearivelo, extrêmement sensible à ces problématiques, se sent exilé de Paris, voire, selon le mot de Claire Riffard, « exilé à Paris » :

Parce qu'exilé à Paris, il l'a cependant été toute sa vie, depuis en tout cas qu'il a ouvert pour la première fois *Les Fleurs du mal* ou *Le Spleen de Paris* [...] Parce qu'il se promène quotidiennement à Paris au cours de son activité créatrice, il se projette dans un Paris réel au travers d'une correspondance nourrie avec le monde littéraire parisien et déambule dans son journal à travers un Paris rêvé qui s'enrichit de nouveaux espaces à chaque lecture²².

- 23 C'est très curieusement que Rabearivelo se déclare « latin », au moment même où il décide de se suicider, comme si la tension identitaire était devenue insupportable : « ce n'est pas drôle : un Latin né parmi les Welches et avec les traits d'un Welche – ceci soit dit sans moquerie aucune [...] Et cela, c'est moi : impérieusement, violemment, naturellement latin chez les Mélanien. Et avec les traits de ceux-ci. Non, ça ne peut pas continuer ainsi » (p. 314). Rappeler que Rabearivelo ait fait du latin pendant trois mois, au collège de jésuites, ne suffit pas à expliquer un ancrage profond dans une idée de la latinité qui infuse d'ailleurs toute cette époque : il contribue à des revues parisiennes aux noms éloquentes : *Latinité*²³ (p. 184), la « revue des pays d'Occident » proche des Maurassiens, « où collaborent nombre de mes amitiés et de mes admirations » ; *La Pensée latine*, où il publie aussi bien des « poèmes hovas recueillis à Madagascar » qu'une défense passionnée de l'attribution du Prix Goncourt 1921 à *Batouala, véritable roman nègre*, de René Maran : « ce qu'il renferme, ce qu'il va révéler, c'est un réquisitoire passif contre la Civilisation. Il s'y réclame d'un autre homme de couleur, qui est un sage » (p. 108-109).

- 24 Dans le débat malgache s'impose ainsi, par voie de conséquence, le concept de panlatinité qui est apparu à Paris depuis le début du siècle, surtout après la Première Guerre mondiale :

loin de constituer un 'havre' de cosmopolitisme pour écrivains étrangers, [il] fut marqué par des processus puissants de nationalisation de la culture qui atteignirent

leur sommet avec la Grande Guerre. Dans ce contexte, plutôt que de se réclamer d'un modèle idéologique a-national et cosmopolite, de nombreux écrivains étrangers séjournant à Paris optaient pour un autre paradigme transnational, celui de la 'panlatinité'²⁴.

- 25 La correspondance de Rabearivelo avec le romancier Pierre Benoit, maurassien et monarchiste, doit être replacée dans ce contexte. Néanmoins, Rabearivelo fait du maurassisme « un usage tout personnel ».

Cette proximité avec les penseurs du retour à la terre, avec les chantres de la terre et des morts, si elle est particulièrement en adéquation avec les choix politiques d'un aristocrate monarchiste, n'est guère étonnante pour l'époque [... elle] lui [permet] avant tout, comme à d'autres intellectuels de son temps – dans des pays aussi éloignés qu'Haïti ou l'Algérie sous domination française, mais aussi dans des pays frères comme l'île Maurice voisine – de penser le passé de son pays, et de continuer à analyser les interférences entre civilisations. (p. 184-185)

*

- 26 On peut se demander pourquoi Rabearivelo décide, en 1932, de consacrer un projet de préface, puis une note de lecture²⁵, au poète guatémaltèque Miguel Angel Asturias, dont il a connaissance par Jean Ballard qui publie la traduction, par Francis de Miomandre, des récits poétiques *Légendes du Guatemala* avec une lettre-préface de Paul Valéry aux Cahiers du Sud.
- 27 Ce qui est frappant, c'est la confusion – qu' Asturias n'aurait peut-être pas forcément récusee – entre l'auteur des *Légendes* (Miguel Angel Asturias) et des légendes ancestrales (que Rabearivelo d'ailleurs croit « aztèques ») qu' Asturias prétend transcrire dans ce recueil. Ce sont d'ailleurs davantage des « contes racontés²⁶ » par sa mère, donc un patrimoine familial plus qu'une réécriture de récits mythologiques comme celle à laquelle Asturias, inspiré par l'ethnologie naissante, se livrera par la suite. Ce qui séduit l'insatiable curiosité de Rabearivelo, c'est l'exemple d'un écrivain voué à transmettre une culture immémoriale, c'est le passage de la parole poétique entre les générations, entre les peuples, et entre les langues.
- 28 Les *Légendes du Guatemala* ont été essentiellement écrites à Paris, à l'occasion de la redécouverte, par Asturias, à l'École Pratique des Hautes Études, de son passé maya au cours de son séjour parisien, entre 1924 et 1933. Années capitales aussi pour Rabearivelo, son exact contemporain : c'est en 1924 qu'il devient « Jean-Joseph », afin de donner plus de consistance à son nom d'auteur²⁷ ; c'est l'année où paraît, dans le *Journal de Madagascar franco-malgache*, le premier article critique de Rabearivelo en langue française, qui donne à connaître la littérature malgache²⁸ (p. 81) ; c'est aussi l'année où il entreprend la tenue de ses *Calepins bleus*, journal intime et littéraire, dont il détruit les cinq premiers tomes en janvier 1933. Durant cette période de crises personnelles, de détresse économique et d'intense création poétique, de « fréquentes échappées chez les 'Célestes' » où il s'adonne aux paradis artificiels (p. 247) ; où commence et tout à coup se perd sa correspondance avec Alfonso Reyes, où coïncident le coup de foudre avec Paula « amour demeuré désir » et la disparition de sa fille Voahangy (p. 249) ; année de succès aussi (il joue dans un film français, rencontre Pierre Benoît de passage à Antananarivo) ; années de correspondance avec Jean Ballard, l'éditeur des *Légendes du Guatemala*, dont la revue marseillaise, *les Cahiers du Sud*, publiera plusieurs de ses poèmes, dont « Un vieux discours des pays d'Imerina ».

- 29 Rabearivelo revient à plusieurs reprises sur Asturias dans ses *Calepins bleus* – « le beau livre d' Asturias de son côté me fournira l'occasion de parler de civilisations mortes, et, au passage, de flétrir toutes les méthodes d'annexion²⁹ » – et dans sa correspondance : « j'en parle avec un enthousiasme, écrit-il à Jean Ballard, dont vous saurez la qualité d'après la coupure jointe. En êtes-vous content³⁰ ? » Ballard répond au poète malgache qu'il ne faut « pas confondre Miguel Angel Asturias avec les descendants des conquérants responsables de tant de cruautés. Asturias a dans ses veines une bonne partie de sang maya. Il est un descendant authentique des caciques et ne se reconnaîtrait certainement pas dans vos lignes d'avant-propos³¹ ». Avec son ardeur habituelle, Rabearivelo reconnaît dans l'œuvre d' Asturias une création littéraire qui, sans aucune tentative « d'annexion », revendique et restaure une culture autochtone menacée par les *Conquistadores* ; mais ce qu'il regrette en creux (même s'il ne le dit pas), c'est qu' Asturias écrive dans la langue du colonisateur. Certes, comme le note Ballard, Asturias avait par sa mère « du sang maya dans les veines », mais entre sa thèse de sociologie sur la situation des paysans et sur des solutions pour améliorer *le Problème social de l'indien* (1923), et la rédaction des *Légendes* (1929-1930), le séjour à Paris est décisif pour lui parce que la rencontre les anthropologues et des sociologues français dont il suit les cours sur les civilisations et littératures précolombiennes, lui fait alors prendre conscience de la grandeur mythique de ces textes et de leur possible réutilisation dans un mythe moderne.

*

- 30 Rabearivelo cherche une autre solution esthétique ; elle passe par les langues, par la musicalité, le rythme et la cadence. Dans un manifeste poétique intitulé « À la recherche de l'Enfant Perdue – en l'espèce, la Poésie³² » Rabearivelo regrette le choix des poètes malgaches : « Depuis des dizaines d'années, nous avons intégré dans nos poèmes les modèles et les règles de l'étranger. Nous les avons aussitôt adoptés et appliqués à tout prix ». Et il préconise : « Si tu redonnes à la perception de tes oreilles ses facultés originelles, nous sommes certains que tu y retrouveras ce qui était perdu » (p. 214-215).
- 31 Comme il l'écrit dans un poème de *Volumes* (1928) dédié à Robert-Edward Hart, – en commençant par une citation de Mallarmé – il s'agit de « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu / et l'imprégner du sang de mes morts [...] / mission périlleuse et double qui m'incombe ! » Il ajoute « Qui donc me donnera de pouvoir fiancer / l'esprit de mes aïeux à ma langue adoptive, / et mon cœur naturel, calme et fier au penser / pervers et sombre de l'Europe malade, / pour susciter des chants où ma pure entité / se précise selon le rythme et la cadence / de l'Intuition, et de toute influence / s'affranchit, changée ainsi par l'éternité » (p. 169). Plus que le rythme et la rime, c'est la langue qui fait la « vraie poésie ».
- 32 C'est ainsi que Rabearivelo a trouvé la manière d'être radicalement national et en même temps éperdument international, ce qui est extraordinaire car, à la différence de la plupart des écrivains cosmopolites de son époque, il n'a jamais quitté son île, et son « voyage » en France n'a pu être que rêvé, phantasmé, symbolique³³.
- 33 Dans cette biographie qui, pour être scientifiquement élaborée, ne s'en lit pas moins comme un roman, Claire Riffard a trouvé la juste distance entre l'autrice et son sujet, non sans, parfois, une certaine ironie ; la richesse de la documentation et la finesse de

l'analyse laissent habilement penser, comme elle le reconnaissait elle-même en 2019, que malgré les recherches les plus poussées, « l'image de Rabearivelo continue de demeurer une énigme³⁴ ».

NOTES

1. Une version courte de cette recension sera publiée dans *Genesis*.
2. *Les Calepins bleus* du 5/1/34, OC1, p. 321.
3. Claire RIFFARD, *Jean-Joseph Rabearivelo – Une biographie*, Paris, CNRS éditions, Collection « Littérature & linguistique », 2022, p. 190. Désormais les références à ce volume seront mentionnées dans entre parenthèses (p. 190).
4. Revue *Ny Fandrosoam-baovao*, Nouvelle Série, no 1, Tananarive, 5 août 1931.
5. Léopold Sédar SENGHOR (dir.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, Presses universitaires de France, 1948.
6. Après SENGHOR, et SARTRE, par Jacques CHEVRIER (*Littérature nègre. Afrique, Antilles, Madagascar*, Paris, A. Colin, 1974), Jean-Louis JOUBERT (*Littératures de l'océan Indien*, Vanves, EDICEF-AUPELF-UREF, 1991), etc.
7. Jean-Joseph RABEARIVELO, *Œuvres complètes*, tome I, *Jean-Joseph Rabearivelo par lui-même : le diariste, l'épistolier, le moraliste*, Serge MEITINGER, Liliane RAMAROSOA, Claire RIFFARD (éd.), Paris, CNRS éditions, AUF, ITEM, coll. « Planète libre », 2010, 1273 p. ; *Œuvres complètes*, tome II *Le poète – Le narrateur – Le dramaturge – Le critique – Le passeur de langues – L'historien*, Serge MEITINGER, Liliane RAMAROSOA, Claire RIFFARD (éd.), Paris, CNRS éditions, AUF, ITEM, coll. « Planète libre », 2012, 1800 p.
8. Claire RIFFARD, « Jean-Joseph Rabearivelo et l'intime », *Continents manuscrits*, n° 13, 2019, §1 [en ligne].
9. Magali Nirina MARSON, « Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes*, t. II. Une publication : Héritage, Archive et Arche », *Continents manuscrits*, n°3, 2014, § 2.
10. Sur l'activité de traducteur de Rabearivelo, voir aussi Claire RIFFARD, « Écrire en deux langues : l'expérience de Jean-Joseph Rabearivelo et d'Esther Nirina », *Études littéraires africaines*, n° 23, 2007, p. 35-41.
11. Jean-Joseph RABEARIVELO, Lettre à Lionello Fiumi, 14 février 1932.
12. Cette anthologie, annoncée dès 1927, ne sera publiée que bien après la mort de Rabearivelo : Jean-Joseph RABEARIVELO et Paul VALÉRY, *Gouffre intérieur, Hantsana ao anaty*, Caen, Éditions Dodo vole, 2018.
13. 23 octobre 1930 ; cité dans Jean-Joseph RABEARIVELO et Paul VALÉRY, *op. cit.*, p. 5.
14. Jean-Joseph RABEARIVELO, *Calepins bleus*, 28/5/35.
15. Lettre à Camille de Rauville, 25 avril 1935.
16. « À la Bibliothèque nationale de Madagascar, conservé dans la « Salle Rabearivelo » contenant les ouvrages rares et les documents précieux, un cahier d'écolier couvert sur une centaine de pages d'exercices de grammaire de la main du poète raconte ce que cet apprentissage dut avoir d'austère et de volontaire. Et il écrit. »

17. Sur l'intérêt de Rabearivelo pour l'espagnol, voir Claire RIFFARD, *Une biographie*, op. cit., p. 238-239. Sur sa pratique de l'autotraduction, voir aussi Claire RIFFARD, « Écrire en deux langues... », op. cit., p. 37-41.
18. Jean-Joseph RABEARIVELO, « D'un jeu plaisant mais périlleux », *Capricorne*, n° 3.
19. Claire RIFFARD, « Paris, capitale de l'intelligence ! ». Promenade parisienne dans le journal et la correspondance de J.-J. Rabearivelo », dans Xavier GARNIER (éd.), *Écrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2012, p. 17-31, § 1.
20. « Le gouverneur général Marcel Olivier, arrivé en 1924, estime ainsi que l'essentiel n'est pas tant d'amener les « indigènes » à connaître le français que de véhiculer les idées et les valeurs coloniales, ajoutant que la connaissance du français ne profite qu'à une élite et que vouloir imposer le français dans les établissements du premier degré serait préjudiciable à la faculté d'observation et de réflexion des jeunes élèves. »
21. Claire RIFFARD, « Paris, capitale de l'intelligence ! », op. cit., § 10.
22. *Id.*, § 7
23. *Latinité*, tome II, n° 5, mai-août 1929, p. 25-29.
24. Amotz GILADI, « Rayonnement et propagande culturels français autour de la 'panlatinité' : les échanges entre intellectuels français et hispano-américains au début du vingtième siècle. » *French Politics, Culture & Society*, vol. 31, n° 3, 2013, p. 93-94.
25. Jean-Joseph RABEARIVELO, « Livres de partout », « Smara, de Michel Vieuchange; *Légendes du Guatemala*, de Miguel Angel Asturias », *le Colonial & Malagasy*, 25/6/33.
26. Telle est la dédicace : « *A mi madre, que me contaba cuentos* ».
27. « En 1924, alors que j'allais débiter en librairie, j'ai trouvé trop pauvre et surtout bien ridicule le nom du vénérable et légendaire cocu dont j'étais affublé. Après avoir un instant hésité, j'y ai adjoint, rejetant tout le reste, le seul Jean de ma confirmation. » (Claire RIFFARD, *Une biographie...*, p.104), et peut-être d'imiter le double « J » de Rousseau, comme le souligne Serge Meitingier.
28. Jean-Joseph RABEARIVELO, « La littérature malgache actuelle. Aperçu ». Cet article, daté de décembre 1922, paraît en 1923 dans le *Journal de Madagascar* franco-malgache.
29. Jean-Joseph RABEARIVELO, *Calepins bleus* 18/6/33.
30. Jean-Joseph RABEARIVELO, Lettre à Jean Ballard, 25/6/33.
31. Jean-Joseph RABEARIVELO, Lettre à Jean Ballard, 24/7/33.
32. Le 24 février 1932 à la une de *Ny Fandrosoam-Baovao* sous le titre « Hitady ny very » (213)
33. Voir Claire RIFFARD, « Paris, capitale de l'intelligence ! », op. cit., § 6.
34. Claire RIFFARD, « Jean-Joseph Rabearivelo et l'intime », op. cit., § 46.

AUTEURS

MARC CHEYMOL

MARC CHEYMOL, docteur d'État en littérature comparée, a longtemps enseigné au Mexique (à l'Université Nationale Autonome de Mexico) où il a édité la revue *ALFIL* à l'Institut Français d'Amérique latine, et collaboré au Service culturel de l'Ambassade de France. Il est spécialiste de l'œuvre de Miguel Angel Asturias (*Asturias dans le Paris des années folles*, Presses universitaires de Grenoble, 1987) et il a publié diverses études littéraires en français et en espagnol, sur les

écrivains latino-américains et caribéens de l'entre-deux guerres, ainsi que des articles de réflexion inspirés par la francophonie, la littérature comparée et la critique génétique. Il a codirigé *D'un seuil à l'autre. Approches plurielles, rencontres, témoignages* (Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2017), et les éditions des colloques *Paris-Rome : trajectoires de deux capitales culturelles* (2013), *Ernesto Buonaiuti nella cultura europea del Novecento* (2016), *La Grande Guerre vue de Méditerranée : représentations et contradictions* (2018), et *Modernismo, modernità, modernisme, modernité* (Roma, 2023). Avec Michèle Gendreau-Massaloux, il a traduit et édité un livre de poèmes de Miguel Ángel Cuevas, *Triptyque*, édition trilingue espagnol-italien-français (Paris, éliott, 2024).